Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

237 | Janvier-Mars 2007

Afrique de l'Est : dynamiques urbaines

La ville secondaire et son environnement rural dans un contexte de métropolisation : l'exemple de Kiambu

Matthieu Miralles

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/647>

DOI : 10.4000/com.647

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 66-96

ISBN : 978-2-86781-422-8

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Matthieu Miralles, « La ville secondaire et son environnement rural dans un contexte de métropolisation : l'exemple de Kiambu », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 237 | Janvier-Mars 2007, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/647> ; DOI : 10.4000/com.647

La ville secondaire et son environnement rural dans un contexte de métropolisation : l'exemple de Kiambu

Matthieu MIRALLES ¹

Chef lieu de *District* limitrophe à Nairobi, Kiambu dévoile de prime abord la géographie d'une ville satellite – ou simple banlieue – de la capitale dont l'urbanisation amorcée avec la colonisation, et le développement économique se seraient principalement poursuivis dans le sillage de la croissance de Nairobi. Parcourue et enveloppée par des plantations de caféiers, la petite ville interroge néanmoins sur son influence dans le développement de son environnement agricole et rural mais aussi sur le rôle de cet arrière-pays dans l'essor de Kiambu. Des paysages de plantations à l'agriculture vivrière, Kiambu se profile en effet comme une ville profondément ancrée dans une économie de plantations et d'agriculture vivrière. Les exploitations et parcelles dévolues à la polyculture urbaine ou au caféiers, qui forgent en partie l'identité paysagère de la ville, forment-elles pour autant un poumon économique pour ce chef-lieu de *District* comparé aux activités d'une économie urbaine liée à la capitale ?

Interroger l'organisation et les rapports entre les différents espaces qui forment la ville mais aussi son identité rurale au travers de son peuplement, son économie est susceptible d'apporter des éléments de réponse à cette question. Patentes mais chahutées par l'urbanisation galopante à l'échelle infra-urbaine, les relations de la ville secondaire avec le monde rural sont-elles plus structurantes pour le développement de la ville si l'on élargit l'échelle d'analyse à l'arrière-pays ?

Ici, il convient de mettre en lumière les relations multiformes que la ville secondaire entretient avec son environnement rural hors de ses frontières mais aussi les limites géographiques de l'aire d'influence de Kiambu sur cet espace.

1. Doctorant Ades-Dymset ; matthieu_miralles@yahoo.fr.

Figure 1 – La situation de Kiambu dans l’aire d’influence de Nairobi.

Ces questions sur la ville et son arrière-pays prennent un relief particulier dans le contexte du processus de métropolisation autour de Nairobi. En effet, ce phénomène décrit des relations de plus en plus vaste entre la capitale et une vaste aire dont il est difficile de délimiter les frontières avec précision.

Ce faisant, dans quelle mesure le rôle de la ville secondaire vis-à-vis de son arrière-pays immédiat est-il influencé et modelé par l'omniprésence de Nairobi ?

Les villes du Kenya, à l'instar des autres villes d'Afrique subsaharienne, sont marquées par des relations étroites avec les campagnes symbolisées par des migrations rurales – urbaines à l'origine de la croissance urbaine et par le rôle d'approvisionnement vivrier quotidien des campagnes. Néanmoins ces relations sont loin d'être univoques : la ville offre en effet à son arrière-pays des services – administratifs, sociaux, culturels, économiques. Ces échanges esquissent la zone d'influence de la ville, une aire de rayonnement privilégiée ou peuvent interférer d'autres villes.

In fine, il s'agira d'analyser si les relations et les rôles respectifs de la ville secondaire et de sa périphérie rurale dans un contexte de métropolisation aboutissent à un modèle de relations distinct des liens entre les villes secondaires et leur périphérie rurale dans les autres régions du Kenya.

I – Des plantations de caféiers aux aires péri-urbaines, l'empreinte de l'environnement rural dans la vie et l'économie locale

Gagnée par l'urbanisation, la ceinture caféière autour du cœur urbain de Kiambu, conjuguée à un maillage de petites exploitations, invite à s'interroger sur les rapports entre les paysages qui remplissent et qui forment l'espace de cette ville. Dans quelle mesure peut-on parler d'un environnement rural organiquement lié à la ville ? Est-on plutôt en présence d'une juxtaposition de plantations, de zones urbaines et péri-urbaines en expansion ?

Une lecture des paysages, du fait urbain, des activités économiques, du peuplement, de l'accès aux infrastructures et aux services « typiquement » urbains est susceptible de mettre en lumière d'une part les rapports entre la structure urbaine et les espaces agricoles et d'autre part le poids de l'économie agricole infra-urbaine dans le développement local. Si la ville semble avoir repoussé son environnement rural à sa lisière, la « vie rurale » dans ce milieu urbain n'en est pas moins prégnante et rythme le quotidien des nombreux travailleurs urbains qui résident à Kiambu.

A – Des paysages caféiers à l'urbanisation galopante

La ceinture caféière qui embrasse Kiambu de son point le plus bas, à 1 640 m dans le *Ward* « Technology », jusqu'à Ndumberi (1 800 m) s'est formée grâce aux conditions écologiques favorables de ce site, inscrit dans un relief propice à la mise en culture du caféier à de vastes échelles. En effet, la fertilité des sols – roche volcanique, latérite et silice – et la pluviométrie (entre 800 et 1 500 mm) ont façonné ce trait paysager majeur de la ville située dans les Lower Highlands.

En venant de Nairobi, les plantations se sont ainsi étendues le long d'une plaine vallonnée qui précède le plateau sur lequel l'urbanisation de Kiambu Township (1 708 m) a pris son essor. Bordée par deux vallons, ce plateau, de 800 m de large, s'étire sur environ 4 km vers le Nord Ouest, avant d'atteindre un deuxième plateau, à Ndumberi. De l'entrée de la ville à Ndumberi, les zones urbaines s'évalent graduellement avant de céder l'espace à nouveau aux plantations.

Ainsi, entre la lisière nord de Nairobi et Kiambu Township, pas moins de 16 plantations de caféiers occupent l'espace. Kiambu fait ainsi figure de place forte de la culture et de l'économie caféières dans son *District* derrière la division de Kiambaa² où l'on dénombre 70 grandes plantations.

Les grandes plantations de la ville (*large farm holdings*) sont toutes localisées dans le *Ward* « Technology ». Selon le *Coffee Board of Kenya*, la moitié d'entre elles a une moyenne de 100 ha ; un quart, une moyenne de 50 ha ; le quart restant accueillant des caféiers sur environ 25 ha. Cette typologie des *Coffee Estates* est coiffée par une exploitation d'environ 250 ha.

À l'échelle familiale (*small farm holdings*), les effets de la crise caféière ont vraisemblablement eu des effets plus prononcés sur le parcellaire des petites plantations. En remontant la route vers le plateau de Ndumberi en direction de Githunguri, ces petites unités dessinent encore les paysages. Parfois disséminées à l'intérieur des aires résidentielles, leurs surfaces oscilleraient entre 1 et 3 acres³ mais leurs propriétaires pratiquent souvent l'élevage et la polyculture. Ces petites unités seraient au nombre de 9 085 dans la division de Kiambaa mais on ne dispose d'aucune donnée fiable pour la ville de Kiambu (DPP). Le *Coffee Board of Kenya* avance le nombre de 500.

Pour la transformation du café et sa commercialisation, ces exploitations ont recours aux sociétés coopératives *Ndumberi and Kiambaa farmers cooperative societies* qui délivrent leurs productions aux *Coffee Factories* détenues par ces coopératives.

2. Le district de Kiambu compte 7 divisions administratives : Kiambaa, Limuru, Ndeiya, Githunguri, Kikuyu, Lari, Kiambu Municipality.

3. 1 acre = 0,40 ha.

Figure 2 – Un paysage caféier dominant.

La grande visibilité du caféier tend à dissimuler les autres cultures développées dans les limites de la municipalité. Les cultures vivrières, moins importantes, jalonnent en effet les pentes vallonnées au nord de Kiambu Township ou encore le long des sentiers, inaccessibles aux véhicules, qui rayonnent à partir du centre ville et s'éloignent en direction de Tinganga. Pomme de terre, banane, sukuma, maïs, épinards, sont ici des ressources commercialisées aux *kiosks* les plus proches, sur les marchés ou servent à l'autosubsistance.

Ces paysages agricoles forment la toile de fond sur laquelle une urbanisation croissante se développe. Le mitage croissant témoigne de la crise de l'économie caféière mais aussi du « boom » immobilier que connaît l'aire métropolitaine depuis 2002.

B – Une morphologie urbaine éclatée conjuguée à une urbanisation diffuse

La morphologie urbaine de Kiambu est marquée par une structure éclatée entre un centre – le Township *Ward* – et plusieurs pôles urbains, Kirigiti, Ndumberi et Kangoya. Aujourd'hui, cette trame urbaine est prolongée par une urbanisation diffuse. Cette expansion à partir des noyaux existants se conjugue à un mitage des terres agricoles. C'est la deuxième tendance lourde de l'expansion urbaine. Cette urbanisation est, avant tout, liée à une croissance locale conditionnée par la croissance de la capitale et les relations avec la périphérie rurale. Plus marginalement, elle résulte d'un « processus vertical » initiée par une décision et illustrée par des lotissements. Ce faisant, deux modes d'organisation de l'espace urbain, hiérarchisé et lié à la société rurale, se conjuguent dans la ville.

1 – La structure urbaine

Partiellement contrainte par la topographie vallonnée, l'urbanisation a principalement investi le Township actuel. Elle s'est aussi étendue au plateau de Ndumberi au Nord et à Kirigiti à l'Est mais aussi à l'aplomb de la vallée dans laquelle s'écoule la rivière Riara au sud-ouest de Township *Ward*. Le lien entre le centre ville et ses noyaux urbains est cependant distendu par une longue route allant jusqu'à Ndumberi alors que le *Kiambu Golf Club* sépare partiellement le cœur urbain de Kirigiti, localisé dans le *Ward* de Riabai.

Le relief a probablement sous-tendu la rupture entre le centre qui regroupe toutes les infrastructures et services et les autres pôles urbains dotés d'une fonction avant tout résidentielle. Mais cette trame urbaine serait également un héritage de l'époque coloniale, de foyers d'habitations préexistants et aussi de la proximité des grandes plantations.

La naissance de Kiambu est en effet concomitante de celle des exploitations agricoles coloniales. Le lieu est alors désigné ainsi par les Kikuyu en référence aux raids menés par les Maasai sur le bétail dans les villages. Le terme *kiambu* renvoie aux peurs des villageois résultant de telles attaques.

La zone dévolue aux colons se déploie autour de l'actuel hôpital. Les autochtones qui ne résident pas dans les plantations sont regroupés autour du marché.

Accueillis à Kangoya, les Indiens y créent leur bazar. La ville est alors un pôle administratif pour les « White Highlands ». Avec la décolonisation, la ville change plusieurs fois de statut : elle est élevée en *Urban Council* en 1963, puis obtient le statut de *Town Council* en 1974 ; en 1981, le statut de *Municipality* lui a été attribué. Insérée dans la division et la circonscription électorale de Kiambaa, Kiambu *Municipality* compte, à présent, cinq *locations* et onze *sublocations*.

Aujourd'hui, la ville est sortie de ses limites coloniales, et une urbanisation diffuse composée essentiellement de maisons cossues et d'habitations populaires de plusieurs étages a peu à peu gagné l'espace au gré de la croissance démographique et de la spéculation foncière. Ce développement anarchique brouille les limites de la ville, du rural et de l'urbain. Le mitage en est aujourd'hui une puissante illustration.

Photo 1 – Mitage à Thindingwa : les immeubles surgissent au sein des champs de maïs.

(Cliché : M. Miralles).

2 – Le mitage des terres agricoles et l'évolution des prix du foncier

L'absence de planification urbaine, la crise caféière et la proximité de la capitale ont favorisé un mitage des terres agricoles. Les signes les plus patents de la conquête foncière des petites et moyennes exploitations se révèlent le long de la route entre Nairobi et Kiambu Township. Plusieurs *Coffee estates* ont été subdivisés et lotis.

La principale raison invoquée est la plus grande rentabilité des opérations immobilières comparée à la culture du caféier. Le *manager* de Fairview *estate* affirme ainsi « que la plantation n'est pas à l'abri de cessions foncières partielles ».

Plantations de caféiers	Taille (acres)	Statut
Muthiti Estate	100	Subdivisé
Mugumo	500	Subdivisé
Ngoru	70	Intact
Thindigua	-	Subdivisé
Waverly	200	Subdivisé
Sasini	-	Intact
Cianda	-	Intact
Anmer	-	Intact
Kugeria	30	Subdivisé
Barua	-	Intact

Source : District Office for Agriculture.

Tableau I – La subdivision des Coffee estates dans et autour de Kiambu.

La poussée urbaine que connaît la ville se reflète naturellement dans l'évolution des prix du foncier. Il est difficile d'obtenir des chiffres crédibles sur l'évolution des prix du foncier (auprès du *Land Surveyor* – car il s'agit de « questions sensibles » – et du *Land Values District Office*). Dans la partie la plus abordable de Kiambu *Municipality* (Kangoya), (1 ou 1/2 ha ou 1/4 ha ?) se négocierait 700 000 Ksh (7 000 €).

Le long de l'artère centrale, dans Kiambu Township, théâtre de plusieurs opérations immobilières, un terrain de 100 m de long sur 80 de large se négocierait environ 1 800 000 Ksh contre 800 000 Ksh, il y a 5 ans. Ces prix sont probablement inférieurs à la réalité. Néanmoins, cette flambée des prix du foncier est comparable à celle que connaît Nairobi depuis 2002.

Quelques immeubles en R+5 et plus côtoient des immeubles se dressant dans leur grande majorité sur moins de 4 étages dans Kiambu Township. Les immeubles récemment édifiés sont distribués de façon éparse dans l'ensemble des *Wards* et notamment le long de la route principale de Nairobi à Ndumberi. Les constructions neuves, sous forme de lotissement, viennent se juxtaposer aux petites maisons témoins de l'époque coloniale qui sont clairsemées à l'entrée de ville et à la bifurcation routière vers Limuru. Elles toisent aussi les zones d'habitat informel insérées dans la ville ou accrochées sur les flancs des deux vallées bordant le centre ville.

Les prix locatifs mettent en lumière l'hétérogénéité sociale de la population mais aussi l'attractivité de la ville pour les migrants. Les loyers y sont en effet inférieurs à ceux d'autres zones périphériques à la capitale, telle que Komarock. Ainsi, le prix d'un logement comprenant une chambre, un

Figure 3 – La structure urbaine et l'urbanisation face aux paysages agricoles à Kiambu.

salon, une cuisine et une salle de bain dans le Township oscille entre 6 000 et 7 000 Ksh contre 4 500 Ksh dans le noyau urbain de Kirigiti. Une simple pièce se loue 1 500 Ksh contre 4 000 Ksh à Komarock. La proximité des commerces et la station de *matatu* (minibus) expliquent ces disparités de prix entre les différentes zones urbaines de Kiambu.

Plus généralement, l'ensemble des noyaux urbains qui forment Kiambu mélange habitats populaires et des habitations de plus haut standing.

L'évolution du foncier a été clairement accentuée par la vocation de plus en plus affirmée de Kiambu « ville dortoir » de la capitale pour les milliers de travailleurs qui s'y rendent chaque jour et empruntent les 200 *matatu* qui relient les deux villes.

L'organisation spatiale et les mutations paysagères de la ville se reflètent dans une économie tournée vers l'agriculture, le secteur informel et les activités tertiaires.

Photo 2 – Lotissement à l'entrée de ville.

(Cliché M. Miralles).

C – Une économie structurée par son environnement agricole et la proximité de Nairobi

Une vue d'ensemble de l'économie locale est possible grâce à trois sources qui nous informent toutefois insuffisamment sur les parts respectives des activités formelles et informelles.

Si aucune donnée n'est disponible concernant la répartition de l'emploi, la typologie des principales activités, par *Ward*, dressée à partir des inventaires quantitatif et qualitatif des activités économiques délivré par la *Municipality* témoignent de la vocation de centre de services de Kiambu. En effet, le centre-ville concentre plusieurs banques, des petits commerces de bureautique, des supermarchés...

En outre, le bilan annuel des prélèvements fiscaux par activité économique effectué par la *Municipality* donne aussi des éléments sur les dynamiques économiques à l'œuvre dans la ville. Les poids respectifs d'une économie agricole et d'une économie urbaine peuvent ainsi se projeter partiellement, dans la structure des recettes de la *Municipality* de Kiambu.

La présence de plusieurs coopératives et du siège social d'une banque liée à l'économie agricole – *Dairy and Pyrethrum Cooperative Union* – soulignent le rôle de l'agriculture dans l'économie locale et les activités tertiaires.

L'économie urbaine et son développement s'appuient, quant à elle, sur plusieurs activités toutes fortement liées au rôle de « ville dortoir » que joue

Kiambu pour ses résidents travaillant à Nairobi. L'essor du commerce du bois accompagne en effet l'urbanisation stimulée par la capitale ; l'économie florissante des transports, corollaire de la croissance urbaine s'épanouit grâce à la fonction de chef-lieu de Kiambu *District* qui fait de cette ville un carrefour de communication s'appuyant sur les mobilités pendulaires en direction de Nairobi. La présence pléthorique de commerces formels (244 commerçants paient une patente à la *Municipality*) se conjugue à l'implantation de six banques : *Standard Chartered, Family Finance Building, etc.* L'hétérogénéité sociale de la population est perceptible dans ces commerces développés à toutes les échelles : face au ballet des *matatu*, des grappes de vendeurs ambulants se massent quotidiennement devant les deux supermarchés de la ville et aux abords de la station de bus. Ses environs témoignent d'une flambée de l'offre en produits manufacturés et vivriers.

Si les commerces semblent avant tout tournés vers les habitants de la ville, leurs usagers viennent aussi de la périphérie rurale de la *Municipality*. Cette clientèle « extra-municipale » est également drainée par les négociants en bois. L'artère principale de la ville abrite six négociants (13) qui s'approvisionneraient essentiellement dans la Rift Valley.

L'effervescence économique locale alimentée par les vendeurs à la sauvette, les artisans du secteur Jua Kali ou les gros commerçants repose également sur les marchés couverts, permanents, et ceux ouverts bi-hebdomadaires (le mardi et le vendredi). Aucune donnée ne nous permet d'évaluer le nombre de personnes évoluant dans le secteur informel. Néanmoins plus de 200 personnes, dont 70 en formation, sont recensés par l'association Jua Kali spécialisée dans les réparations automobiles.

La croissance des petites activités tertiaires, l'urbanisation et le déclin très relatif de l'économie du café se retrouvent dans la fiscalité de la *Municipality*. Si la chute des cours du café a vraisemblablement affecté les ventes, la fiscalité de la ville y a trouvé des compensations avec l'augmentation des recettes liées à l'activité des *matatu*, signe de la vocation de « banlieue » de Kiambu.

Le tableau II donne un bref aperçu des taxes perçues (Ksh) par la *Municipality*.

Source de revenus	1995/1996	2004/2005
Taxes café	1 037 390	500 000
Occupation licences	1 546 820	10 337 000
Licences marchés	1 127 393	6 345 000
Location foncière	1 800 591	3 524 500
Licence <i>matatu</i>	1 364 276	3 100 000
Eau	4 461 024	12 772 155

Source : Town Hall.

**Tableau II – Taxes perçues (en Ksh) par la Municipality
en 1995-96 et en 2004-05.**

La véracité de ces chiffres peut être mise en cause. De plus, ils ne permettent pas d'apprécier le poids de l'économie agricole et le rôle que celle-ci joue dans l'économie locale.

Aucune donnée quantitative n'est disponible sur la production de café, auprès du *Coffee Board of Kenya* ou de la *Kiambu Coffee Cooperative*. Néanmoins dans le sillage de la crise caféière, un recul de la production locale a vraisemblablement été engagé. L'évolution depuis 1995 des *Coffee Cess* (taxe de 1 % perçus par la *Municipality* sur les ventes de café pour l'entretien des routes) souligne une diminution des revenus fiscaux liés au café. Ceux-ci seraient passés de 1 000 000 Ksh à 500 000. Bien que ces chiffres paraissent peu crédibles car probablement sous-estimés, cette diminution est vraisemblable. À l'échelle du *District*, le café serait néanmoins la production la plus importante derrière le thé. Les données du dernier *District Development Plan* (2002) mentionnent que 23 587 t de café auraient été collectées en 2000 contre 26 742 t de thé. En 1997 et 1998, les taxes caféières représenteraient 3,67 % du total des *Cess* perçus dans le *District* contre 32 % pour les licences de transport.

Concernant le marché du travail, le poids du café dans la vie économique locale est également difficile à apprécier. Aucune donnée n'est disponible au *Labour Office* dans le *District*. Néanmoins, du côté des exploitants, le manager de la plantation de café Fairview estate, dont la surface représente environ 70 ha, nous a livré quelques éléments d'appréciation sur le rôle joué par cette culture dans le marché de l'emploi. Les travailleurs sont dans leur grande majorité engagés sur une base occasionnelle, en fonction du calendrier des cultures. Ainsi, Fairview estate compte 20 permanents et emploie en moyenne 45 travailleurs. Durant la collecte annuelle (*peaking season*, entre mai et juin) il y aurait au minimum 80 travailleurs et au maximum 240 employés. Ainsi, plusieurs milliers de personnes travailleraient au gré des saisons sur les plantations ou dans les industries de transformation de café. Cependant, ce travail très faiblement rémunérateur pour les tâches les moins qualifiés (moins d'1 € par jour) est peu attractif. « La collecte du café rapporte des cacahuètes » s'accordent à dire les petits travailleurs de la ville.

Au total, le déclin de l'économie de plantation évoqué est à relativiser. Celui-ci a indéniablement affecté les plantations de petite taille, mais les propriétaires des grandes exploitations ont adopté des stratégies d'ajustement à la crise caféière et, notamment, d'ouverture vers de nouvelles cultures.

L'horticulture, à l'échelle industrielle, a ainsi fait son apparition dans l'ensemble du *District* et notamment à Limuru.

À Kiambu, les propriétaires de l'exploitation *Valentine Growers* ont une surface de 32 ha de serres, essentiellement de roses. L'exploitation a été créée

par un couple kenyan en 1999 qui possède également 700 ha de plantation de caféiers et de théiers dans le *District*. Les bureaux rutilants de *Valentine Growners*, semblables à ceux des zones industrielles les plus développées, témoignent de la vigueur de leurs affaires. En 2000, la production s'élevait à 8 millions de tiges de rose et en 2005 à 17 millions. Aménagée sur un *bush*, l'exploitation connaît une prospérité que le chargé de relations publiques affirme, tout en déplorant « la pénurie de travailleurs pour l'exploitation lors de la période de collecte ». Aujourd'hui, *Valentine Growners* emploie plus de 300 permanents résidant dans ce monde très cloisonné doté d'un dispensaire et d'une école ⁴.

L'élevage laitier occupe également une place prépondérante. Si celui-ci est pratiqué marginalement dans la ville, Kiambu est néanmoins un relais logistique de premier ordre, car la ville abrite une coopérative stratégique pour tous les petits producteurs de l'arrière pays. En effet, la coopérative laitière de Ndumberi, créée après l'Indépendance, a quotidiennement drainé, en 2005, la production d'environ 3 500 fermiers. Elle écoule 45 000 litres de lait chaque jour auprès de ses principaux distributeurs, Brookside et d'autres détaillants dans la capitale

Les cultures maraîchères sont moins importantes : la plupart des fruits et légumes viendraient du marché de Nairobi, voire de la Rift Valley. Mais la filière géographique d'approvisionnement dépend des produits. Dans les petites exploitations au sein de la ville sont en effet plantées banane, pomme de terre, tomate...

Paysage structurant la géographie de la ville, l'agriculture se profile donc comme une des deux forces de l'économie locale, de concert avec les activités tertiaires dont le développement accompagne l'urbanisation. Il est néanmoins difficile d'apprécier le rôle qu'elle joue sur le marché de l'emploi. L'agriculture stimule indéniablement les échanges et la circulation monétaire sur les marchés ou au travers des institutions bancaires qui lui sont liées. Néanmoins, son rôle dans le développement local semble relatif, si l'on considère la faiblesse des salaires dans les plantations de caféiers et la crise qui a affecté cette culture. Par ailleurs, les produits de l'agriculture vivrière commercialisés dans la ville viendraient de filières d'approvisionnement pour la plupart externes à la ville.

A défaut d'être la pierre angulaire d'un développement urbain largement lié aux habitants travaillant à Nairobi, ces paysages agricoles et l'agriculture urbaine donnent corps, néanmoins, à une « vie rurale » dans la ville et notamment à ses zones péri-urbaines : Ndumberi, Kirigiti.

4. Sur le site principal de Kibuti, à l'extérieur de Kiambu, la production avoisinait 16 000 de tiges de rose en 2000 et 30 millions en 2005.

Perceptible au travers de la structure de l'économie locale et des paysages, les poids et rôles respectifs des espaces urbains, péri-urbains et agricoles se manifestent également dans la question du peuplement.

D – La question de l'environnement rural au travers du peuplement

La déprise des espaces agricoles et l'urbanisation résultent partiellement de la croissance continue de la population depuis 15 ans, avec en arrière plan l'explosion démographique de Nairobi. De 1989 à 1999, Kiambu *Municipality* a gagné 20 000 habitants. Elle comptait 71 928 habitants en 1999 avec une densité de 724 hab/km². Selon l'administration, la population du cœur urbain – probablement Kiambu *Township* – s'élèverait à 13 814 habitants. D'autres éléments indiquent que le *Ward* le plus peuplé était Riabai en 1999 avec 18 574 habitants, suivi de Ndumberi avec 17 991 habitants, puis Township avec 15 782 habitants.

La question de l'articulation entre un environnement rural et la structure urbaine existante trouve un écho dans les deux modes de peuplement repérés par l'administration. Selon, les données de Kiambu *County Council*, la population rurale s'élèverait à plus de 12 000 habitants contre plus de 60 000 urbains. Ce départ entre deux peuplements dans la ville s'est appuyé sur l'hypothèse qu'un regroupement de plus de 2 000 personnes formait une unité urbaine. Au regard, de la morphologie de Kiambu, il semblerait plus adéquat de parler d'un peuplement péri-urbain pour désigner dans certaines zones de la *Municipality* les regroupements de population notamment à Ndumberi, faubourg avec une fonction résidentielle. Ces zones péri-urbaines ont soit des services – supermarché – dont ne disposent pas les bourgs ruraux soit une proximité importante avec le centre ville. Par ailleurs, on pourrait considérer qu'une population est rurale dans la mesure où elle tire son revenu des activités agricoles. Or une part importante de la population résidant à Kiambu, notamment dans ses zones péri-urbaines travaille à Nairobi. Il est toutefois possible qu'il y ait un peuplement de transition à la lisière nord de la ville en s'écartant de Ndumberi.

Au total, ces éléments ne nous permettent pas de préjuger de manière définitive de la coexistence de deux modes de peuplement, rural et urbain. Dans les zones péri-urbaines, des populations tirant leurs revenus d'activité urbaine et d'autres activités agricoles sont imbriquées. À défaut d'être rurale ou urbaine, la population a néanmoins un quotidien souvent rythmé par des modes de vie ruraux, qu'ils aient été ou non hérités du lieu d'où les habitants sont originaires. La mise en culture d'un bout de parcelle, l'accès à l'eau au

moyen de puits ou encore le recours à des latrines rappellent les conditions de vie des zones rurales : 75 % de la population aurait accès à l'électricité, alors qu'il n'y aurait que 2 990 connections à l'eau.

Cependant cette situation n'est pas généralisable à toutes les zones populaires périurbaines de Kiambu, notamment le cœur urbain de Kirigiti. Les itinéraires familiaux et sociaux des habitants ont souvent conduits ceux-ci entre différentes localités de la *Central Province*. Aucune donnée n'est disponible sur l'origine géographique de la population de Kiambu. Il est néanmoins probable que le peuplement de la ville soit majoritairement kikuyu. En effet, une enquête sur la mobilité quotidienne réalisée sur un échantillon de 70 personnes indiquait que trente (interviewées dans le centre ville, aux arrêts de *matatu*) d'entre elles venaient d'une autre ville du pays Kikuyu. Les autres se déclaraient originaires de Kiambu.

La question de la présence d'une population rurale peut également trouver une résonance dans l'analyse des différenciations sociales de la population. En effet, les inégalités pourraient affecter en premier lieu les migrants ruraux ou encore, les habitants tirant leurs revenus de maigres parcelles qu'ils exploitent dans les marges de la ville.

Ainsi, la composition sociale de la population de Kiambu est foncièrement hétérogène. Elle est autant formée de *business men* ayant réussi, que de petits artisans guettant les clients, d'employés, de travailleurs agricoles, de petits agriculteurs et d'exclus. Les inégalités sociales observées dans le bâti – des maisons cossues côtoyant de simples cases – semblent refléter des différenciations historiques constatées à l'échelle du *District*. Dans la période post-coloniale, 40 % de la population du *District* avaient moins de 2,5 acres sur moins de 10 % du *District* alors que dans *Muranga District*, dans la *Central Province*, 80 % des propriétaires avaient au moins 5 acres. Le *Kiambu District* a ainsi été historiquement marqué par des inégalités foncières et des disparités sociales (*unhappy valley*). Aujourd'hui si l'accès à la propriété est plus important, la plupart des propriétaires possèdent de petites parcelles, peu rentables et souvent exploitées pour une agriculture d'autosubsistance.

Le tableau des inégalités sociales est parachevé par la catégorie des travailleurs occasionnels dans les plantations. Cette masse importante de la population, peu visible et vivant au cœur des plantations forme le gros de travailleurs pauvres, avec les petits artisans du secteur informel.

L'espace sur lequel se déploie l'économie agricole à Kiambu semble être constitutif de la ville sans pour autant avoir un lien organique étroit avec elle et un rôle affirmé dans son développement. En effet, les parcelles sur lesquelles s'est développée la polyculture ne forment pas un espace homogène mais viennent plutôt s'enchâsser, de manière morcelée, dans les zones

péri-urbaines. Au total, si les paysages des plantations sont bien visibles, l'environnement rural dans la ville est plus diffus. Néanmoins, Kiambu semble clairement animée d'une vie rurale dans des zones péri-urbaines telles que Ndumberi.

Si les plantations ne semblent pas contribuer de manière prépondérante à l'économie locale, la part de l'agriculture vivrière est notable dans la vie commerciale de la cité sans pour autant être le pivot du développement économique de la ville. La plupart des produits viennent de l'extérieur et la circulation monétaire profite, pour partie, à des réinvestissements externes. La fonction résidentielle de Kiambu forme en tout cas un marché de consommateurs important pour les petits producteurs de l'arrière-pays de la ville secondaire, comme en témoignent le marché couvert permanent et le marché ouvert. Les rapports avec cette périphérie rurale sont-elles plus déterminants pour la ville ?

II – La ville et son arrière-pays : Kiambu, facteur d'organisation de l'espace ou simple ville-relais ?

L'analyse des relations entre Kiambu et son arrière-pays soulève une double question relative, d'une part, aux relations entretenues entre la ville secondaire et son environnement rural et d'autre part, aux limites géographiques de l'arrière-pays sur laquelle s'étend cette influence.

Au regard des relations multifformes entre Kiambu et son environnement rural, la ville secondaire participe-t-elle à l'organisation spatiale et au développement de son arrière pays ?

Pôle d'attraction démographique et centre de services, la ville de Kiambu est dotée d'un rôle largement conditionné par le processus de métropolisation à l'œuvre autour de la capitale mais aussi par la production de son environnement. Lorsque celle-ci est tournée vers l'agriculture d'exportation – caféiers, théiers –, la ville semble relativement désinvestie de sa position de ville centre pour le monde rural. *A contrario*, l'agriculture vivrière tend à avoir plus d'impact sur la ville secondaire.

A – Un pôle d'attraction démographique au cœur d'une aire de mobilités

La vocation de pôle d'attraction démographique de la ville secondaire a souvent été mise en avant. Kiambu ne s'inscrit pas en faux vis-à-vis de ce dénominateur commun de nombreuses villes moyennes. Dans l'orbite de la capitale kenyane, la ville attire vraisemblablement une population en provenance de l'ensemble de la *Central Province*, travaillant dans la capitale ou

ayant migré avec l'espoir de trouver du travail à Nairobi. Près de 50 % de personnes interrogées lors de notre enquête de mobilité quotidienne auprès de passagers de *matatu* déclaraient venir de Kirinyaga, Nyeri, Nyahahuru... Cette observation coïncide, par ailleurs, avec l'ensemble des analyses couramment effectuées sur Kiambu dans le *District Development Plan*.

Les migrants semblent venir plus marginalement de l'arrière-pays immédiat, de Githunguri ou encore des marges rurales du *District*. La crise caféière ayant sous-tendu des migrations de ruraux vers les villes, Kiambu pourrait avoir accueilli des cohortes de petits paysans en provenance des zones les plus pauvres de son *District*. Actuellement, 25 % de la population dans le *District* vivrait en-dessous du seuil de pauvreté, qui revêt selon les autorités locales différentes formes : inaccessibilité à l'école ou exclusion scolaire (le pourcentage de jeunes exclus de l'école s'élèverait à 30 % dans le *District*), aux structures de santé, à l'eau, niveau de revenus, emploi précoce dans les plantations de caféiers et de théiers.

Les inégalités seraient différenciées entre les divisions du *District*. En effet, à Kiambaa et Kiambu Town, 10 % de la population seraient « pauvres » selon l'administration (*Kihara location*). Ces inégalités-probablement sous-estimées- sont vraisemblablement liées au fractionnement de la terre en petites unités non rentables dans Kiambaa dont la densité oscille entre 451 et 550 hab./km²), mais aussi au travail sous-payé dans les plantations. La situation serait analogue à Limuru et à Lari qui abritent plusieurs plantations de théiers ou des exploitations horticoles ainsi qu'à Githunguri (entre 551 et 650 hab./km²) et Kikuyu (entre 551 et 650 hab./km²) en raison, respectivement d'inégalités foncières et de conditions écologiques défavorables. Ndeiya (250 hab./km²) fermerait la marche des aires les plus pauvres du *District* avec une population en dessous du seuil de pauvreté proche des 60 %. Il s'agit d'une zone semi-aride et la distance la plus proche du premier point d'eau potable est en moyenne de 7 km.

La physionomie globale des inégalités dans le *District*, quelles que soient leurs causes et le phénomène de mobilités qu'elles suscitent ont vraisemblablement favorisé l'attractivité de Kiambu et la formation des bidonvilles épars dans la ville. En effet dans les processus de récession tels que celui qui a affecté l'économie du café, les stratégies de survie se traduisent par une intensification des liens entre villes et campagnes par le biais des migrations circulaires notamment.

Kiambu n'est toutefois pas le seul pôle d'attraction dans le *District*. En effet, à l'échelle de sa juridiction administrative sur le *District*, si la ville se profile comme une place forte du peuplement urbain avec près de 75 000 habitants dont 84 % d'urbains, d'autres villes affichent un poids démographique plus important, notamment Limuru, avec près de 90 000 habitants. Ce faisant,

Limuru ainsi que Kikuyu partagent probablement la même capacité à polariser une partie de la population rurale de l'arrière pays de Kiambu, notamment grâce aux plantations et industries qu'elles abritent ou qu'elles bordent. S'il est impossible d'estimer le volume de migrants installés dans le semi urbain qui traverse le *District*, la croissance de ces villes est, néanmoins, indéniablement liée aux migrations rurales-urbaines. Les ressorts de cette mobilité sont enracinés dans les soubresauts de l'économie agricole du *District* et dans la physionomie de son peuplement.

Selon les décomptes effectués par l'administration, le *District* n'aurait qu'une partie minoritaire de sa population rurale, sur les 764 910 habitants que comptait le *District* en 1999. Selon cette classification, Kikuyu aurait une large part de sa population qui serait urbaine – 80 % – alors que les peuplements urbains de Limuru et de Kiambaa concerneraient entre 60 et 76 % de leur population.

Cependant, le critère de distinction est arbitraire : des villages ou autres bourgs ont souvent plus de 2 000 habitants sans pour autant être une unité urbaine.

Dans cet ensemble, l'aire d'influence directe de Kiambu *Town* s'étire vraisemblablement sur Kiambaa *Division* – Kiambu est inséré dans cette *Division* – et Githunguri *Division* dont une partie prépondérante de la population demeure rurale. L'influence de Kiambu s'étend probablement sur ces deux espaces en raison de leur proximité, des bonnes liaisons routières et de l'importance des échanges quotidiens. En effet, les mobilités quotidiennes des travailleurs étayent cette hypothèse.

Divisions	Population urbaine	Population rurale	Total
Kiambaa	61 475	44 652	116 127
Municipality	60 605	11 323	71 928
Limuru	68 326	21 544	89 870
Lari		111 303	111 302
Githunguri	5 370	131 184	136 554
Ndeiya		23 708	23 708
Kikuyu	156 131	38 990	194 521
Total	361 907	382 103	744 010

Tableau III – Les populations urbaine et rurale par division dans le District (d'après le District Development Plan).

Au total, si les autres villes du *District* semblent en mesure de polariser une part importante de la population rurale, on peut néanmoins émettre l'hypothèse que les travailleurs employés dans les plantations de Kiambu viennent de l'arrière-pays de la ville. Souvent résidents dans l'espace clos des plantations, ces travailleurs seraient selon le responsable de Fairview *estate* et les trajectoires individuelles de petits artisans du secteur informel à Kiambu, originaires du voisinage.

La population rurale ou urbaine de l'arrière-pays de Kiambu, à défaut d'être installée dans la ville, y travaille fréquemment. Des artisans, originaires de Githunguri ou encore de Limuru, se rendent quotidiennement à Kiambu pour travailler dans les ateliers de réparation mécanique. Ces flux quotidiens de travailleurs ou de simples usagers des services qu'offre la *Municipality* sont soutenus par l'important réseau de *matatu*, bus vers les villes ou voitures vers les villages, qui irriguent l'ensemble de la périphérie rurale et urbaine du *District*. La petite ville est ainsi un point de passage obligé pour se rendre de Githunguri à Nairobi (ligne 120) : environ 100 véhicules desservent cette ville, située à 30 km de la capitale. Le chef-lieu de *District* est aussi relié à Limuru et à Banana Hill via la ligne 101, mais également à Thika : 36 véhicules font la liaison quotidienne entre ces trois villes.

L'envergure de la gare de bus et les revenus fiscaux tirés par la *Municipality* témoignent de la vigueur de ce trafic, renforcée par la fonction de carrefour de Kiambu pour les usagers à destination de Nairobi.

Au total, il est difficile d'affirmer que Kiambu est un « exutoire » migratoire pour la population de son arrière-pays, mais la petite ville est indéniablement une destination pour des migrants originaires d'horizons plus lointains, notamment de la *Central Province*. Cette situation pourrait être liée à l'absence d'industries dans Kiambu mais aussi à la proximité de son arrière-pays avec Nairobi. Au lieu d'investir la ville secondaire, les stratégies migratoires ou économiques des habitants de la périphérie rurale de Kiambu pourraient s'orienter vers la capitale qui représente un vivier d'opportunités réelles ou imaginaires pour de nombreux habitants.

B – Un centre de services et de commercialisation des produits de l'agriculture vivrière et de l'élevage

Dans un environnement essentiellement agricole, Kiambu s'affirme comme un point d'écoulement des produits de l'agriculture vivrière mais aussi comme un centre de services tourné vers l'économie agricole. En effet, à l'instar des autres villes du *District*, Kiambu est intimement liée à l'économie rurale de son arrière-pays. Elle abrite des coopératives, et des activités bancaires développées dans le cadre d'une économie agricole, dont la

force s'enracine dans les diverses zones agro-écologiques – théiers, caféiers, pyrèthre – (fig. 4) qui couvrent son arrière-pays mais aussi dans des activités à la croissance soutenue, telle que l'élevage laitier. En dépit de ses ressources, le Kiambu District serait, néanmoins, un importateur net de nourriture (*District Development Plan*). En effet, les cultures commerciales – théiers, caféiers, pyrèthre, horticulture – monopolisent l'essentiel de l'activité agricole et les cultures alimentaires, bien que présentes – maïs, pommes de terre... –, restent marginales.

Figure 4 – Les zones agro-écologiques dans le district de Kiambu.

À l'image des plantations dans Kiambu, caféiers et théiers sont plantés à petite et grande échelles dans la périphérie rurale de la ville. La culture du caféier occuperait ainsi une surface d'environ 11 500 ha dans le *District*. Mais avec la chute des cours, les fermiers se sont tournés, notamment vers l'élevage laitier ou non (*Kenchick, Limuru Dairy Processors, Brookside, Ndumberi Dairy*) – encouragés par la proximité de marchés urbains et d'industries de transformation – et l'horticulture. La culture du pyréthre s'est également développée.

Division	Surface occupée par les fermes (en km ²)	Nombre de foyers	Nombre de foyers par km ²	Nombres de petites exploitations
Githunguri	153	20 225	132	2 033
Lari	120	16 274	136	16 078
Kiambaa	150	33 000	220	9 085
Limuru	229	17 478	76	6 700
Kikuyu	100	18 198	181	20 110

Division	Principale culture alimentaire	Principale culture commerciale	Nombre de grandes exploitations
Githunguri	Mais, haricots, pommes de terre	Caféiers, théiers, tomates	26
Lari	Mais, haricots, pommes de terre	Pyrèthre, pommes de terre, horticulture	106
Kiambaa	Mais, haricots, pommes de terre	Caféiers, théiers, bananes, fleurs	70
Limuru	Mais, haricots, pommes de terre	Fleurs, théiers	249
Kikuyu	Mais, haricots, pommes de terre	Caféiers tomates, fruits	17

Tableau IV – Types d'exploitations et principales cultures par Division.

Au total, environ 70 % de la population du *District* tirent un moyen de subsistance de l'agriculture, au travers de pratiques agricoles à petite ou à grande échelle. Il y aurait 174 165 petites exploitations dans le *District* et 442 exploitations à grande échelle employant en majorité des travailleurs occasionnels.

L'importance du secteur agricole dans l'arrière-pays de Kiambu se traduit par la présence de 7 industries de transformation alimentaire dont aucune n'est, toutefois, localisée dans le chef-lieu de *District*. En raison de la proximité de Nairobi, la plupart des fournitures nécessaires à l'économie rurale sont achetées à Nairobi. Kiambu n'exerce donc aucune fonction logistique pour l'économie de plantation. En revanche, elle bénéficie des activités de services suscitées par l'agriculture – coopératives, unions – et capte par ce biais les ressources des petits producteurs associés qu'ils soient éleveurs ou cultivateurs.

En effet, la ville abrite la *Kiambu Dairy and Pyrethrum Cooperative Union* qui rassemble les 15 coopératives laitières de l'ensemble du *District* et les 6 de pyrèthre. Cette union est devenue, en août 2005, la *Kiambu Unity Finance Co-operative* afin mieux refléter ses activités bancaires.

Mais la ville de Kiambu n'est pas le seul centre urbain regroupant des coopératives. En effet, le *District* compte 27 coopératives agricoles, regroupant 74 871 membres, réparties dans les différentes villes qui forment l'armature urbaine du *District*. Kiambu abrite seulement les sièges de deux coopératives.

Par ailleurs, le retentissement de la crise caféière à l'échelle du *District* s'est traduit par la faillite de la *Kiambu Coffee Union*, au début de la décennie. Depuis, le nombre de voies de commercialisation du café a diminué. Mais le nombre de personnes affiliées aux coopératives laitières a augmenté : ainsi le volume de lait commercialisé dans le *District* est passé de 27 302 603 litres en 1997 à 31 129 678 (*District Development Plan*). Cette croissance a assuré l'essor de la coopérative laitière de Ndumberi qui draine la production d'éleveurs de tous les bourgs ruraux périphériques.

Ce faisant, l'arrière-pays alimente indéniablement l'économie locale de la petite ville, à travers une production diversifiée. Mais l'effet de cette circulation monétaire sur les investissements locaux dans Kiambu est difficile à évaluer. En retour, la ville offre ses activités tertiaires à son arrière-pays. À travers son marché ou ses coopératives, elle favorise aussi la pérennité d'une structure de commercialisation des productions vivrières locales. Elle est donc à la croisée du secteur traditionnel et du secteur artisanal, mais en marge de l'État et du capitalisme international qui ont, en revanche, la mainmise sur l'économie de plantation.

L'économie rurale est aussi un avantage pour le développement de Kiambu en raison notamment de la faiblesse du tissu industriel dans la ville et le *District*. En effet, on ne dénombre que 29 industries dans son *District*, principalement concentrées à Kikuyu et Limuru. La périphérie rurale suscite aussi une effervescence dans la ville en raison des services administratifs, judiciaires et sanitaires que regroupe le chef-lieu de *District*.

Dans l'éventail des autorités locales qui encadrent le *District*, Kiambu fait figure de place incontournable en terme de services administratifs ou d'infrastructures sanitaires. Sur les sept divisions administratives que compte le *District* (Kiambaa, Limuru, Ndeiya, Githunguri, Kikuyu, Lari et Kiambu *Municipality*) et les cinq autorités locales (Kiambu *County Council* ⁵, Kiambu *Municipal Council*, Kikuyu *Town Council*, Limuru *Municipal Council* et Karuri *Town Council*), aucune ne rivalise avec le chef-lieu de *District*.

Figure 5 – Armature urbaine et aires d'influence dans le Kiambu District.

5. Le *County Council* couvre l'ensemble du *District*. Cependant quatre autorités locales sont hors de sa juridiction : Limuru, Kikuyu, Kiambu, Karuri. Le *County Council* a été fondé en 1958 comme *Kiambu African District Council*.

En effet, des habitants de toutes les localités du *District* affluent au quotidien vers Kiambu. Ils sont des justiciables ou des propriétaires venus pour régler des questions foncières avec les autorités compétentes du *District* (le *Land Surveyor* pour la délimitation des parcelles, ou encore le *Land Values Office* pour enregistrer les transactions). Les bureaux du *District Office* de Kiambu polarisent aussi les parents d'élève qui viennent y scolariser leurs enfants dans le primaire ou le secondaire.

Un des services les plus importants de la ville est le *District Hospital*. Les problèmes de santé nécessitant des hospitalisations – chirurgie légère, paludisme... –, sont la plupart du temps confiés à cette structure sanitaire quand les pathologies dépassent la compétence des centres de santé et dispensaires ruraux privés ou publics. Dans les cas les plus graves, mais aussi suivant leurs niveaux de revenus, les administrés se tournent vers les hôpitaux de Nairobi. Si Kiambu garde des rapports privilégiés et typiques d'une ville secondaire avec sa périphérie rurale, la petite ville reste néanmoins éclipsée par le voisinage hégémonique de la capitale. Une étude de cas réalisée à Tinganga révèle quelques aspects de ces relations duales entre Kiambu et son arrière-pays dans un contexte de métropolisation. Elle met également en évidence le modèle de relation entre la petite ville et son environnement rural dans l'aire d'influence de la capitale.

C – Le cas de Tinganga : les relations entre la ville secondaire et une localité rurale dans le contexte du processus de métropolisation

Bourg de près de 15 000 habitants, le centre de cette localité rurale est situé à 8 km au nord de Kiambu *Township* et la localité est desservie par une ligne de transport comprenant 15 véhicules. Ce bourg rural et résidentiel dispose de quelques commerces mais ses habitants se rendent à Kiambu pour l'achat des biens de consommation courants ou pour accéder à certains soins. Habité en partie par de petits exploitants agricoles, Tinganga abrite un des points de collecte de la coopérative laitière basée à Ndumberi. Cette localité connaît également une affirmation de sa fonction résidentielle : des immeubles, identiques à ceux jalonnant la route entre Kiambu et Nairobi, ont fait leur apparition de concert avec des luxueuses maisons.

Ainsi, on réside à Tinganga tout en travaillant à Nairobi dans l'hôtellerie, dans l'enseignement, dans une concession automobile ou encore dans la vente des produits de la ferme. C'est le cas de cette habitante qui, après avoir travaillé des années comme secrétaire à Nairobi, s'est reconvertie dans la vente de volailles aux hôteliers de la capitale. Travaillant sur commande avec son propre réseau, elle les livre directement à Nairobi : l'interview de cette nouvelle commerçante illustre bien cette évolution.

Photo 3 – Un bourg rural avec une fonction résidentielle.

(Cliché M. Miralles).

Wairimo, négociante en volailles : « J'ai commencé mon activité en 1999. Avant j'étais secrétaire réceptionniste à Nairobi. J'ai quitté l'école en 1993, puis j'ai commencé une formation de secrétaire. Mon père est de Tinganga et ma mère de Kirinyaga. Mon grand-père était cuisinier pour un riche colon. Mon père a hérité une terre de mon grand-père et est devenu fermier. Quand j'étais secrétaire, je gagnais 7 000 Ksh par mois mais la compagnie pour laquelle je travaillais a coulé. Je n'ai pas eu de salaire pendant trois mois. Je me suis marié en 1999 et mon mari exerçait alors une activité de négociant de poulet. Il avait commencé son business en 1997. Cela consiste à démarcher des hôtels et des restaurants dans la capitale. Je me rends ainsi à Nairobi pour livrer jusqu'à 200 pièces. Je prends un *matatu* de l'association *Kaka Traveller* (ligne desservant Githunguri) à qui je paye un supplément, puis je livre à domicile. On était deux en 1999 à avoir cette activité ; maintenant je connais huit personnes dans mon environnement géographique qui ont la même activité. Les affaires sont bien moins bonnes depuis 2003 ; les commerçants concurrents vendent également du lait. Je peux gagner jusqu'à 4 000 Ksh de bénéfices par jour avec un chiffre d'affaires de 10 000 Ksh et je livre au maximum 3 fois par semaine. Pour les poulets, soit on les achète à un éleveur et on les déplume nous-mêmes, soit on achète des oisillons à Nairobi, vers Ronan Ngara, qu'on élève durant 6 semaines. Mais cette dernière formule est moins intéressante ; le bénéfice pour les poulets qu'on achète à Nairobi est de 20 pounds contre 40 pour un poulet fermier du coin. La concurrence de Kenchick est très dure. Mes trajets à Nairobi sont quasi professionnels. Je m'y rends également pour la banque. Je vais à Kiambu pour

les achats, mais aussi pour les petits problèmes de santé. Quant, il y a un gros ennui, je préfère Nairobi *National Hospital*. Mais toute ma vie sociale se déroule dans Tinganga et ses environs. »

Mais les mobilités entre ce bourg et Nairobi vont au-delà du centre ville de la capitale comme le montre cette seconde interview : Habitant de Tinganga, serveur à la *Roster Inn* :

« Je vis à Tinganga et travaille du vendredi après-midi au lundi matin à *Roster Inn* le long de Thika Road, et ceci depuis 5 ans. Je gagne 8 000 Ksh par mois. Le samedi, j'ai une pause grâce à laquelle je peux rentrer me reposer chez moi durant quelques heures. Mon travail est un véritable marathon. Cela fait 35 ans que je vis à Tinganga où mes parents étaient fermiers. J'ai choisi de travailler en intensif le week-end, car cela me permet de suivre des cours en semaine pour devenir *manager*. Ma femme suit également des cours pour devenir secrétaire. Avant de travailler dans la restauration, j'ai exercé plusieurs métiers à Nairobi dans une station-service (*Nairobi Petrol Statium*) dans une compagnie spécialisée en savon. Puis à 30 ans, j'ai commencé ma formation de serveur. »

Le quotidien de ce bourg met en lumière les complémentarités économiques entre Nairobi et cette grande périphérie rurale, et le rôle que joue Kiambu dans cette configuration. La capitale a un potentiel d'opportunités économiques dans l'esprit des habitants de Tinganga. Tout en travaillant dans un secteur particulier – enseignement, élevage –, ils échafaudent des projets professionnels en lien avec Nairobi ou font du commerce informel avec la grande ville. Nairobi exerce également son influence sur la scolarité des plus jeunes placés par leurs parents dans des écoles de Muthaiga pour éviter les classes surchargées de Tinganga, suite à l'instauration de la gratuité de l'école primaire.

Au total, l'influence économique de Nairobi, favorisée par une desserte de transports en commun performante car à même de désenclaver des bourgs ruraux, semble placer Kiambu en retrait vis-à-vis de sa périphérie rurale. Nairobi se dessine comme le lieu où l'avenir se construit pour plusieurs habitants.

Cependant, Kiambu semble garder une fonction de ville-relais et offre un éventail de services – banque, soins, produits de consommation – attractif. L'influence locale de la petite ville pourrait principalement s'exercer sur une clientèle rurale qui n'a ni les moyens de transports, ni les ressources lui permettant des déplacements plus importants vers Nairobi. Ainsi, Kiambu remplit des fonctions d'encadrement administratif mais offre aussi une petite production marchande et des services informels susceptibles de satisfaire des populations pauvres.

L'ombre jetée par Nairobi gêne néanmoins les édiles de la *Municipality* qui souhaiteraient absorber les localités d'Anmer, Tinganga et Cianda – où sont implantées plusieurs *Coffee Factories* – pour élargir l'assiette fiscale de la *Municipality*. Une bonne partie des impôts versés par les habitants de Kiambu est en effet captée par Nairobi, leur lieu de travail. Cependant, la demande de la ville en 1997 n'a toujours pas été concrétisée.

Bref, des relations de complémentarités hiérarchisées s'esquissent de Nairobi à Kiambu. L'espace périurbain joue en partie le rôle d'un bassin vivrier, articulé à la capitale par le truchement de la petite ville. L'approvisionnement de la ville et le rôle de centre de services de celle-ci se profilent comme l'épine dorsale du rapport ville-campagne. Les cultures vivrières ou l'élevage dans l'arrière-pays deviennent ainsi de véritables cultures commerciales destinées au ravitaillement de la ville secondaire ou de la capitale.

De l'échelle infra-urbaine à la prise en compte de son arrière-pays, les rapports entre la ville secondaire et ses environnements agricole et rural semblent à la croisée de dynamiques purement locales et de facteurs exogènes. En effet, le dynamisme de l'agriculture vivrière ou d'autres initiatives portées par les acteurs autochtones renforcent les liens entre les deux espaces alors que le rôle des zones où prédomine l'économie de plantation conjugué à celui de la capitale distendent les rapports entre Kiambu et son arrière-pays.

Ces relations décrivent une aire d'influence à géométrie variable selon qu'on considère le rayonnement économique, administratif, démographique de la ville secondaire. Indéniable dans la périphérie immédiate du Kiambu *District*, cette influence tend à se diluer si l'on élargit l'échelle d'analyse à l'ensemble du *District* sur lequel Kiambu exerce ses prérogatives administratives et si l'on considère l'aire d'influence de la capitale. L'attractivité sur des populations issues d'horizons plus lointains que la périphérie de la ville peut aussi être clairement attribuée à la proximité de la capitale.

Mais l'armature urbaine autour de laquelle s'organise un *District* voué à l'agriculture et l'effet Nairobi tendent à éclipser l'influence de Kiambu. En effet, le système urbain dans lequel s'insère Kiambu comprend la capitale mais aussi un semi de villes de terroir, un réseau de centres commerciaux (marché) et de centres d'encadrement administratifs (*Local Authorities*). Kiambu relève de plusieurs catégories mais son rayonnement sur son arrière-pays reste grevé par cette configuration urbaine.

Ce faisant, Kiambu se profile comme un moteur du développement de son arrière-pays mais aussi comme un simple maillon d'une aire métropolitaine et d'une économie de plantation dépendant de leviers de décisions externes. Dans ce contexte, Kiambu paraît, néanmoins, jouer un double rôle d'organisation de

l'espace. D'une part pour son arrière pays au titre de ses prérogatives de chef-lieu de *District* et de sa position au cœur d'un système agricole nécessitant une ville-centre pour regrouper les services nécessaires à son fonctionnement. D'autre part, dans la perspective du processus de métropolisation, Kiambu se manifeste comme une ville dont la principale fonction consiste à accueillir les vagues de migrants, originaires du *District* ou de provinces plus lointaines, afin de faire face au trop-plein de la capitale.

En ce sens Kiambu présente des analogies avec les autres villes secondaires du pays dont la vocation première est de regrouper les services et infrastructures nécessaires aux campagnes mais aussi d'accompagner leur développement. Cependant, le contexte dans lequel elle s'inscrit la prive aussi d'une latitude économique plus importante avec ses environnements agricole et rural.

Bibliographie

- BAKER J., dir., 1990 – *Small Town in Africa : Studies in Rural-Urban interaction*. Uppsala : Scandinavian Institute of African Studies, 268 p.
- BAKER J. et PEDERSEN P.O., 1992 – *The rural-urban interface in Africa : expansion and adaptation*. Uppsala : Scandinavian Institute of African Studies, 320 p.
- BERTRAND M., dir., 1990 – *Petites et moyennes villes d'Afrique Noire*. Paris : Karthala.
- BRUNEAU M. et COURADE G., 1983 – Développement rural et processus d'urbanisation dans le tiers monde. *Cahiers ORSTOM, Série Sciences Humaines*, vol. XIX, n° 1, p. 59-92.
- CHALEARD J.-L. et DUBRESSON A., 1989 – Un pied dedans, un pied dehors : à propos du rural et de l'urbain en Côte d'Ivoire. In : *Tropiques, lieux et liens*. Paris : ORSTOM, p. 277-290.
- DORIER-APPRILL E. et DOMINGO E., 2004 – Les nouvelles échelles de l'urbain en Afrique : métropolisation et nouvelles dynamiques territoriales sur le littoral béninois. In : GHORRA-GOBIN C., ed. – *Vingtième siècle*. Dossier n° 81, mars, p. 41-54.
- GIRAUT F., 1994 – *La petite ville, un milieu adapté aux paradoxes de l'Afrique de l'Ouest*. Thèse de doctorat de géographie, Université de Paris I, 443 p.
- OBUDHO R.A. et ADUWO G.O., 1990 – Small urban centres and the spatial planning of Kenya. In : BAKER J., dir. – *Small town Africa : studies in rural-urban interaction*, Uppsala : Scandinavian Institute of African Studies, p. 51-68.
- POURTIER R., 1993 – Petites villes et villes moyennes : développement local et encadrement étatique. *Afrique Contemporaine*, Paris, n° 168, p. 82-97.
- RONDINELLI D.A., 1988 – Market Towns and Agriculture in Africa : the role of small urban centers in economic development. *African Urban Quarterly*, vol. 3, n° 1-2, p. 3-10.

Liste des personnes rencontrées

Des entretiens sur des thèmes spécifiques ont été poursuivis avec les fonctionnaires de la municipalité en charge respectivement de :

- l'eau,
- des réseaux et routes,
- du budget,
- des services sociaux,
- des activités économiques et recettes.

À l'échelle du *District*, des interviews ont été réalisés avec les personnes suivantes :

- *Land Surveyor* (déforestation, habitations informelles, évolution de l'urbanisation),
- *District Development Officer*,
- *Municipality Health Officer*,
- *Agriculture Officer*,
- *District Education Officer*.

Des entretiens ont aussi été menés avec des responsables et des employés du secteur privé :

- Le responsable de la coopérative laitière de Ndumberi (Kiambu).
- De la Banque coopérative Pyrethreum et Sysal dont le siège est à Kiambu.
- Le responsable local du *CoffeeBoard of Kenya* .
- Le manager de la plantation de café Fairview concernant les personnes.
- Le responsable des relations publiques de l'exploitation *Valentine Growner*.

Résumé

Cet article met en perspective les relations entre Kiambu – ville secondaire bordée par la capitale kenyane et de vastes plantations de café – et son environnement rural, dans le contexte d'un processus de métropolisation.

Kiambu décrit avec son environnement agricole et rural une aire d'influence qui tend à se diluer, si l'on élargit l'échelle d'analyse, d'une part, à l'ensemble du district sur lequel Kiambu exerce ses prérogatives administratives et, d'autre part, à l'aire de rayonnement de Nairobi.

En effet, le dynamisme de l'agriculture vivrière ou d'autres initiatives portées par les acteurs autochtones renforcent les liens entre Kiambu et son environnement.

Cependant, le rôle des zones où prédomine l'économie de plantations conjuguée à la fonction résidentielle de l'aire métropolitaine distendent les liens entre Kiambu et sa périphérie.

Ce faisant, Kiambu se profile comme un moteur de développement pour son arrière-pays mais aussi comme un simple maillon d'une aire métropolitaine et d'une économie de plantation dépendant de leviers de décision externes à la petite ville.

MOTS-CLÉS : Kenya, relations ville-campagne, Kiambu, économie rurale, métropolisation, économie urbaine.

Abstract

Kiambu, a secondary town and its rural environment within the context of metropolitan process

This article puts in highlight the relations between Kiambu – a secondary town bordered by Nairobi and coffee plantations – and its rural environment, within the context of metropolitan process.

Relations between Kiambu and its rural environment describe a space of influence which tends to disappear to the extent where we broaden the analysis from the rural areas surrounding Kiambu urban centre to the area of influence of Nairobi.

In deed, the dynamic of agricultural food crops and others initiatives supported by local actors strengthen links between Kiambu and its closer environment.

Nevertheless, the presence of economy plantation together with the residential function played by the metropolitan area for Nairobi workers creates a discrepancy between Kiambu and its environment.

Eventually, Kiambu stands out as a factor of development for its environment but is also a simple link, on one hand, of the metropolitan process and, on the other hand, of an economy plantation depending on external decision lever.

KEYWORDS : Kenya, relations between town audits rural environment, secondary town, rural economy, metropolitan process, urban economy.